

III

Le jour des noces on les conduisit à la mairie dans un char traîné par des bœufs enrubbés. Torancy avait pour la circonstance brossé, lavé frotté, son vieil habit impérial lustré par les batailles qui était naguère ses jours de fête. Il avait mis un ruban neuf à sa croix noire par la poudre et l'étalait fièrement. Il était joyeux et ne sentait pas ses cicatrices.

Jeannette n'avait d'yeux que pour lui. Quelle jolie épousée cela faisait! Devant ce tableau sans apprêt de nos mœurs rustiques Greuze se fût pâmé. Le père Cornillet, en magnifique habit de bouracan à boutons d'acier, semblait dans son prodigieux col de chemise avoir la tête dans un cornet de papier. Les paysans, presque tous en culotte courte comme dans le bon vieux temps, ou comme à la cour ce qui, alors, était à peu près la même chose, suivaient le cortège qu'ouvrait un ménestrier jouant à tour de bras le fameux air de l'empire: *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

La mairie du village était en commun avec un autre hameau voisin. Avril était de retour et tout verdissait. On prit par le chemin des écoliers, l'air était si doux! Le soleil si gai! Les volées de pinsons et de fauvettes pépiaient dans les grands arbres et souhaitaient bien-venue et bonne vie à ces heureux triomphateurs de l'hymen.

Une foule d'amours invisibles descendaient des nuages roses qui dansaient dans un ciel irisé. Ils voletaient par troupes autour de ce char béni. Bonheur tranquille! Charme des champs et des bons mœurs! O doux Virgile!

IV

On suivait ainsi les bords d'une petite rivière planté de saules et longeant le parc du château. A ce moment même il y avait de l'autre côté de l'eau deux jeunes gens dont l'un portait le costume de la maison du roi. A quelques pas d'eux toute une société de jeunes femmes assises sous d'immenses platanes prenait le soleil nouveau, comme on prend du petit lait, pour se remettre des lourds plaisirs de l'hiver et des boîtes frileuses et malsaines qu'on appelle salons.

—Une noce! une noce de village! un tableau flamand! Allons, belles dames, s'écria Vaudricourt, voilà des primeurs!

Et soudain voici toute la bande folle courant, les cheveux au vent, au travers de la prairie pour contempler, sur le bord de la rivière, le cortège champenois qui serpentait avec mille danses, mille cris joyeux, avec des coups de fusils et cette gaieté sans fard et sans vergogne qui s'est nichée, la pauvre petite, avec le grillon, sous le foyer des chaumières et suit le paysan, l'homme de labour, comme une fée consolante des soucis et des fatigues.

—Eh! mais... exclama tout à coup Vaudricourt, voilà du nouveau! Je croyais voir Cupidon et c'est Mars en personne. Depuis quand, en l'an de grâce 1817, sous le règne de S. M. Louis XVIII, promène-t-on ainsi en pleins champs ces oripeaux venus de la Corse? Qu'est-ce que c'est que ça? Je rêve assurément!

Ces paroles, quoique dites à hautes voix, ne pouvaient arriver aux oreilles des gens de la noce encore éloignés du jeune homme. Salvigny, qui eût peut-être arrêté cette humeur querelleuse, était parti et l'influence des dames devait être négative devant une aussi belle prouesse que bafouer un officier impérialiste. Encore leur présence encouragea-t-elle Vaudricourt qui prit son temps et s'écria de sa voix impertinente et claire lorsque Torancy passa devant lui:

—Dites donc, militaire de carnaval, portelivrée de brigand, ôtez donc cette petite machine que vous portez: oui, ça, ce qui s'attache avec un ruban rouge, vous savez bien le portrait du caporal, ôtez-le si vous ne voulez pas que je vous l'ôte.

Torancy, interpellé de cette façon et prenant tout d'abord Vaudricourt pour un fou, ne comprit pas au premier moment ce qu'il voulait dire. Etranger au passion de cette époque réactionnaire, il ne savait ce que lui criait cet homme qu'il n'avait jamais vu. Il abaissa lentement son regard sur sa croix insultée et du même coup la lumière se fit. Saisissant l'aiguillon du bouvier, par un bond prodigieux, il s'élança du char par dessus la rivière, tomba au milieu des dames effarées et poussant des cris auxquels se mêlaient ceux des paysans retenus sur l'autre rive. Alors contenant Vaudricourt de sa main d'hercule, il le fustigea jusqu'à ce que l'aiguillon se rompît, puis, le soulevant à deux bras, il le jeta à genoux devant lui. Il arracha sa croix, le força d'en baiser l'effigie en lui disant ces simples paroles:

—Demande-lui pardon, malheureux!

Après quoi il s'élança de nouveau de l'autre côté, remonta sur la voiture nuptiale, rajusta tranquillement son ruban, tandis que Vaudricourt restait évanoui sur l'herbe au milieu des femmes terrifiées.

V

Vous pensez bien que cet incident jeta un peu de glace sur les ébats de cette joyeuse compagnie. C'était encore une grave affaire en cette bienheureuse année 1817, que bâtonner un officier du roi, quelque droit qu'on eût à le faire. En outre, à supposer que l'on n'eût pas de démêlés avec la justice, les duels malheureux étaient une chose trop fréquente pour que la rencontre, désormais inévitable entre Vaudricourt et Torancy, ne se présentât pas à l'esprit de tous grosse de dangers et d'incertitudes. Jeannette se prit à pleurer, les violonneux se turent et se mirent à réfléchir. Le père Cornillet marchait tête baissée, comme les coursiers d'Hippolyte, écrasant sa cravate blanche à pois roses. Les hommes suivaient le chariot en se parlant à voix basse, mais nul n'osait interroger le marié sur ses intentions, tant il avait la mine sévère et ses gros sourcils froncés.

Salvigny accomplit la cérémonie, sans se douter de ce qui l'avait précédée. Il descendait les marches de la mairie, quand un laquais vint en toute hâte le prévenir des nouveaux événements qui s'étaient passés dans le parc. Il donna ordre au garde champêtre d'arrêter Torancy et de l'écrouer au château jusqu'à ce qu'on eût prévenu la gendarmerie.

Torancy répondit au garde champêtre qu'il ne reconnaissait nullement au château la qualité de prison, ni au maire le droit d'improviser ainsi une maison de détention. Il ajouta, qu'au surplus, si besoin était, on saurait où le prendre, car il n'avait rien fait que de très-louable, et, partant, ne saurait pourquoi s'enfuir.

Le garde champêtre voulut requérir l'appui de l'assistance pour s'emparer du rebelle.

L'assistance, encouragée par la belle attitude de l'ex-officier de voltigeurs, déclara au garde champêtre qu'elle allait le mettre honteusement à la porte. Il allait verbaliser, quand cette porte s'ouvrit brusquement. Vaudricourt entra comme un ouragan, et prit pour lui la tâche de jeter, sans façon, ce fonctionnaire dehors avec son sabre et son écritoire. Puis, s'adressant à Torancy:

—Vous savez, lui dit-il, que c'est une affaire à mort entre nous deux. Votre empereur est

un usurpateur; ceux qui l'ont suivi sont des brigands, et vive le roi! Nous allons nous battre tout de suite. Je vous ai insulté le premier: choisissez vos armes et vos témoins; Salvigny sera l'un des miens: n'importe qui, vous, mon petit père, par exemple serez l'autre.

En disant ces mots, il s'adressait au fermier Cornillet lequel recula d'horreur.

Torancy voulut s'en remettre au sort, qui désignait le pistolet. Jeannette se jeta à ses pieds, le suppliant de ne pas se battre. Le curé intervint; Salvigny lui-même, par nécessité de position, fit quelque efforts pour calmer les deux adversaires. Ce fut peine perdue.

Vaudricourt répétait, sans désamparer:

—J'ai été bâtonné outrageusement: je tuerai mon voltigeur.

Torancy ne sortait pas de cette phrase:

—Ce freluquet, ce ci-devant a insulté mon empereur: j'en fais mon affaire.

Le duel eut lieu le jour même du mariage.

On alla dans cette même prairie où Torancy était tombé en 1814.

—Cela dit-il, me portera bonheur.

Ils s'adressèrent à deux peupliers, à trente pas de distance, afin que leurs balles s'égarassent moins. Les paysans qui les assistaient, et pour qui ce spectacle était nouveau et terrible, s'étaient mis à genoux et pleuraient en priant Dieu. Salvigny, désolé, frappa le signal. Les deux coups partirent ensemble. Vaudricourt battit l'air de ses bras, tourna sur lui-même deux fois, et tomba la face contre terre. La balle lui avait troué la figure.

Torancy ne sourcilla pas. Il rentra chez lui tranquillement et embrassa sa femme sur les deux joues. La pauvre enfant était hatelante depuis son départ et ne pouvait parler. Elle était plus blanche que cire. Son mari lui prit les mains et lui dit, de la voix la plus douce:

—Allons, allons, ce n'est rien!

Et, en effet, pour ce vétéran ce n'était rien que la mort d'un ennemi, et, dans sa contenance, le reste de cette journée si bieu commencée, si lugubrement finie, on n'eût pas soupçonné le moindre trouble intérieur. Pourtant, quand il fut couché auprès de Jeannette, dont les dents claquaient encore de peur, il poussa un profond soupir.

On emporta Vaudricourt au château de Salvigny, où il passa la nuit dans une chapelle ardente entre des femmes en prières.

Torancy ne savait même pas le nom de celui qu'il avait retranché de la terre.

VI

Cependant, Jeannette, après dix ans de mariage, vers 1828, eut une fille à laquelle on donna le nom de Madeleine. Ce jour-là, Torancy qui, suivant son habitude, n'avait jamais rien dit et avait gardé le terreur de n'avoir pas d'enfant en son for intérieur, fut d'une gaieté transparente et communicative qu'on ne lui avait jamais vue.

En 1830, on lui rendit un service, et il fut nommé capitaine au 45^e de ligne. Madeleine et Jeannette restèrent à la ferme.

Cependant, le père Cornillet était mort. Sa femme l'avait suivi de près. La ferme s'était arrondie, et Jeannette la faisait valoir de son mieux. Un jour, le capitaine apprit à Tlemcen qu'elle avait succombé aux atteintes de la fièvre typhoïde. Il demanda aussitôt sa retraite, l'obtint avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, et arriva libre et tel que nous l'avons peint au commencement de cette histoire, à la ferme où l'attendait Madeleine en grand deuil.